

DÉESSES OU DIEUX : UN ENJEU DU POUVOIR TERRESTRE ?

Geneviève NIHOUL et Claude CESARI

Introduction

Il y a plusieurs centaines de millions d'années, l'évolution inventa la reproduction sexuée, qui attribua aux femmes un pouvoir presque surnaturel, celui de la survie de l'espèce, donc de la reproduction des hommes. Ce monopole leur conféra, dans les premiers panthéons archaïques, un statut privilégié : de nombreuses preuves archéologiques conduisent à l'existence de déesses maîtrisant la fertilité de la terre et la fécondité des femmes, et dont l'action est alors véritablement magique. Plus tardivement les humains construisent des panthéons plus élaborés peuplés de déesses, dieux, et couples divins qui sont créés à l'image de la société dont ils reflètent les évolutions profonde. Une telle évolution est probablement apparue à la fin du néolithique et au début de l'âge de bronze, période durant laquelle on peut penser que l'influence des femmes, fit de l'ombre aux visées politiques des premiers potentats mâles. Il semble alors que ces femmes, celles ayant du pouvoir dans la cité, aient perdu leur statut privilégié au profit des hommes, en même temps que les déesses du Panthéon primitif étaient supplantées par des dieux mâles... C'est ce lent basculement chez les humains et leurs dieux, que nous allons tenter de mettre en évidence car à nos yeux il représente un événement historique majeur dont les conséquences sont encore perceptibles dans les sociétés dites modernes. Le sujet est vaste et doit impérativement être cerné dans l'espace et dans le temps : nous avons choisi d'étudier la Mésopotamie et la Grèce, durant les troisième et deuxième millénaires avant notre ère. Ce choix est dicté par l'influence qu'ont eue ces deux civilisations sur la construction du monde occidental.

Je traiterai le cas de la Mésopotamie et Geneviève Nihoul développera ensuite celui de la Grèce à l'âge du bronze, dont l'évolution fut influencée par l'histoire des pays de Sumer, Akkad et Babylone.

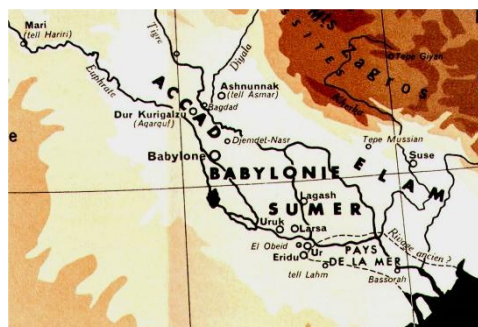
Déesses et dieux en Mésopotamie (Claude CESARI)

Le contexte historique

C'est donc en Mésopotamie, qu'est née, l'une des plus anciennes et des plus brillantes civilisations, celle des Sumériens aux origines mal connues, dans ce qui est approximativement le sud-est de l'Irak aujourd'hui. Mésopotamie, l'« entre deux fleuves », c'est ainsi que les anciens, appelèrent cette plaine alluviale formée par les dépôts du Tigre et de l'Euphrate. Et au-delà, le désert. Les deux fleuves furent ces voies qui, comme le Nil, donnèrent naissance très localement à ces longs cordons verdoyants de palmeraies et de cultures maraîchères, et permirent les échanges culturels et commerciaux. Cette terre connut deux bouleversements majeurs.

Le premier fut celui du réchauffement néolithique qui conduisit à une évolution sociale et culturelle remarquable : le climat se radoucit, les humains abandonnent progressivement leur état semi sauvage pour une existence plus « domestique ». Ils se tournent vers une vie sédentaire, puis à un enfermement dans ce qui est d'abord un enclos, puis deviendra un village et bientôt une ville. Enfin, pour reprendre la formule du préhistorien Jacques Cauvin, progressivement les hommes et les femmes donnent naissance à l'agriculture puis aux divinités. Uruk, près de l'Euphrate, fut l'un de ces premiers enclos où l'on gardait le bétail et les biens sous la protection de solides fortifications.

Le deuxième bouleversement fut celui de l'écriture qui comme nous le verrons sous peu fait entrer la Mésopotamie dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'histoire ». Nous allons tenter de résumer brièvement cette histoire en nous limitant aux faits essentiels, aux personnalités les plus saillantes, et aux villes les plus prestigieuses. Sa chronologie démarre à peu près en même temps que celle des premières dynasties égyptiennes et un peu avant l'apparition des premiers villages de la vallée de l'Indus.



Au début du troisième millénaire, le pays de Sumer est composé d'une dizaine d'états-urbains, centrés chacun sur une ville importante fortifiée. Rapidement le pouvoir politique fut confié à un roi, primitivement chef militaire. Ainsi, Gilgamesh fut-il le roi d'Uruk, l'une des principales cités du pays de Sumer, Inanna étant la puissante déesse tutélaire. D'autres cités états prirent ensuite le relais en terme d'hégémonie économique et politique comme Ur et Lagash.

Dans la seconde moitié du III^e millénaire, des Sémites venus de la péninsule arabique, envahissent le pays de Sumer, conduits par le valeureux Sargon. Le centre de gravité du pouvoir se déplace vers

Akkadé dont il fait la métropole la plus riche et la plus puissante du monde d'alors. L'empire Akkadien est né.

Dans le dernier quart du III^e millénaire, un séisme politique emporte l'empire de Sargon et de ses descendants. Les Sumériens reprennent le pouvoir et la ville de Lagash réoccupe le devant de la scène sous l'impulsion d'un prince éminent, Gudea, qui crée l'empire néo-Sumérien. Shulgi, fin diplomate lui succéda plus tard assurant au pays de Sumer prospérité et prédominance politique.

Au début du II^e millénaire après une nouvelle invasion sémite, Hammurabi devient le souverain unique de l'ensemble de la Mésopotamie, marquant la fin de l'antique Sumer et le début de l'hégémonie Babylonienne. Seul, plus au Nord le roi Zimri-Lin règne encore sur Mari aux bords de l'Euphrate.

Le décor est maintenant planté dans l'espace et dans le temps. Et ce sont les sources de notre connaissance de l'histoire Mésopotamienne que nous allons présenter brièvement dans ce qui suit : l'archéologie et les mythes véhiculés par l'écriture.

Les sources de notre connaissance de l'histoire

Les sources archéologiques sont innombrables, comme ces édifices découverts en pays de Sumer et, en particulier, ces *ziggurat*, dont le sommet était occupé par le temple dédié à la divinité locale. Ces édifices sont consacrés au spirituel, les palais royaux étant dédiés au temporel, à l'administration du pays et au prestige du souverain. Les fouilles des différentes tombes royales, fournirent d'autre part, quantités de statuettes votives, bijoux, céramiques, sceaux cylindriques.

Cependant, le véritable miracle du point de vue de notre connaissance est celui de l'écriture cunéiforme: les premières tablettes d'argiles gravées avec des stylets biseautés, de ce que l'on peut appeler une véritable écriture furent découvertes près d'Uruk et datent d'environ 5000 ans. Cette invention révolutionnaire est maintenant capable de traduire non seulement une réalité matérielle, mais aussi une abstraction ou la représentation phonétique d'une langue donnée. Plusieurs centaines de milliers de ces tablettes, décryptées par des générations de philologues, ont été découvertes, dont certaines, dans un bon état de conservation, datent du début du 3^e millénaire donc du début de l'histoire de Sumer, ce qui est aussi miraculeux. Elles constituent un véritable trésor d'informations sur la mythologie, le système religieux, et l'organisation du pouvoir chez les Sumériens, Akkadiens et Babyloniens, que nous allons maintenant décrire brièvement.

Comme le souligne Jean Bottéro, le spectacle du monde émerveille les anciens Mésopotamiens et les plus savants d'entre eux concrétisent leurs réflexions avec les seuls moyens dont ils disposent : la construction d'images et d'événements plus ou moins incontrôlables mais capables de leur fournir une explication des mystères qui les entourent : ce sont ces fameux mythes qui traduisent la raison d'être du monde et des humains eux-mêmes. Dans cette construction, les Panthéons divins tiennent évidemment une place essentielle. Les anciens Mésopotamiens sont polythéistes mais aussi profondément anthropomorphistes : pour se figurer les dieux qui représentent le sacré ils transposent l'image de ce qu'ils connaissent ici-bas, de plus remarquable : leur classe dirigeante. Il est essentiel de comprendre que cette image du pouvoir royal transposée sur le monde surnaturel, n'est pas une simple vision abstraite, mais une réelle construction à la fois spirituelle et politique. Le monde surnaturel est complètement intégré au système culturel dont il est le reflet direct. C'est en cela que le contenu historique de ces mythes, véhiculé par les tablettes, est très riche, bien qu'à manier avec prudence, car probablement largement remanié au cours du temps.

Nos sources ont été présentées et notre récit, celui du lent basculement du pouvoir, peut maintenant commencer ; il ne respectera ni l'unité de lieu ni l'unité de temps, puisqu'il s'étirera sur plus d'un millénaire et nous mènera successivement d'Uruk à Mari puis à Babylone. Des hommes, des rois semblent comme nous l'avons vu, les maîtres du jeu : Gilgamesh, Sargon, Gudea, Shulgi, Hammurabi, Zimri-Lin ; la réalité est beaucoup plus complexe et c'est l'influence des femmes, au centre de notre interrogation, qui va maintenant être analysée. Dans une première partie nous rappellerons le rôle essentiel joué par les premières déesses archaïques. Puis la déesse tout en gardant le pouvoir, sera associée à un roi mortel : dans une deuxième partie nous ferons donc connaissance avec cet étrange couple et enfin dans une troisième partie, nous montrerons la lente ascension qui, au cours de l'histoire Mésopotamienne, conduira le roi à prendre le pouvoir.

Rayonnement des premières déesses archaïques

Nous sommes à la fin du néolithique, avant le III^e millénaire. Dans un climat très chaud et sec, sur une terre aride, la disparition de la végétation à la fin du printemps est vécue comme une catastrophe profonde qui a généré toute une mythologie du renouveau annuel : cette nécessité d'un éternel recommencement implique l'intervention d'une entité présente pour l'éternité, donc d'une divinité. Et ainsi cette hantise quasi-obsessionnelle de la prospérité et de l'abondance associées, comme pour le Nil, aux crues des deux fleuves, conduisit elle à un culte attesté par de nombreuses découvertes archéologiques : sculptures dont le caractère féminin et divin est de plus en plus évident, céramiques rituelles, figurines ornées, qui tous renvoient à un même concept : celui d'une déesse maîtrisant la fécondité des femmes et la fertilité de la terre. Son action est magique, et elle est probablement la première à peupler les panthéons archaïques. L'une d'elle découverte à Catal Huyuk en Anatolie, apparaît assise en majesté entre ses deux fauves. Elle est aussi représentée de manière stylisée, donnant probablement naissance à des

taureaux, qui symbolisent le principe masculin. Une autre de ses figurations existe sous la forme d'une statuette découverte à Tell Halaf, au nord de la Mésopotamie. Le corps y est façonné en lourdes masses, cuisses robustes et seins volumineux symbolisant la fécondité.

Le « couple » divin

Au début du III^e millénaire et à partir de la création des cités-États que nous avons déjà évoquée, s'amorce en Mésopotamie, une transformation profonde des mentalités, de l'organisation sociale, de la vie culturelle et spirituelle, attestée par l'ensemble de nos sources écrites. L'un des éléments essentiels pour la suite est celui des mœurs. Il faut insister sur le fait que rien alors ne s'opposait à l'amour libre, aucun impératif d'ordre moral ou même religieux : aucun concept ressemblant à l'idée du péché, n'existait. Les divinités elles-mêmes calquées sur l'image des hommes et des femmes, exerçaient les mêmes prouesses amoureuses. L'une d'elles, descendante des premières déesses archaïques de la fécondité dont nous venons de parler, occupa le devant de la scène. Il s'agit de la charmante, et sensuelle Inanna que les Sémites nommeront Ishtar, dont le culte était pratiqué dans la ville d'Uruk. Ce dont les mortels avaient le plus besoin pour assurer leur lignée était l'amour. Celle qui fut donc la déesse de l'amour apparaît ici dans toute sa majesté. Elle est juchée sur ses deux lions et elle porte dans ses mains les attributs de sa divinité et de son pouvoir : les anneaux et le sceptre. Son aura perdura tout au long de l'histoire mésopotamienne, sur plus de deux millénaires. Il existe une reconstitution de la porte qui lui fut dédiée plus tard à Babylone, au cours du premier millénaire et qui donnait accès à la grande voie processionnelle menant à son temple. Mais à ce stade il faut bien constater que cette déesse est terriblement seule...

Aussi les subtils théologiens de Sumer eurent-ils l'idée, pour assurer fécondité et prospérité à leurs cités, de donner leur roi pour amant à leur déesse de l'amour. Cet amant auquel elle s'unissait tous les ans au cours d'un mariage sacré, par l'intermédiaire de son incarnation terrestre, la grande prêtresse, était donc un mortel et il n'occupait par rapport à elle qu'une position subordonnée. C'était la déesse qui était la force dominante, en tant que source de la vie et de la fécondité des sols. Et c'est le roi qui était assujéti aux vicissitudes du rythme saisonnier : il était sacrifié, puis remplacé chaque année au moment de l'été, perpétuant ainsi symboliquement la disparition puis la survie de la nature, et il n'accédait au statut divin qu'après cette mort sacrificielle. On notera au passage que cette disparition prématurée évitait aussi toute concurrence à la déesse ou plutôt à sa grande prêtresse dans ses prérogatives sur la cité.

Et ainsi à Sumer le premier à accomplir ce rite fut-il Dumuzi, autre roi d'Uruk dont les ébats avec Inanna sont largement développés dans les mythes de l'époque, et même représentés sur des plaques d'argile. Comme vous allez pouvoir le constater, la présence du roi à ses côtés déchaîne la passion de la déesse traduite dans le dialogue qui suit : « Quand à moi, mon tertre rebondi, qui le labourera pour moi, moi la reine, qui mettra là son boeuf ? ».... « Oh Inanna, c'est le roi qui te labourera » répond celui-ci sans équivoque. La suite n'en contient pas non plus : « Sitôt que du giron du roi l'eau du cœur eut jailli, à ses côtés sortirent les plantes, à ses côtés poussa le grain. Steppes et vergers, près de lui se chargèrent de luxuriance ». Le rituel est accompli, le roi par l'action de sa semence a assuré le renouveau de la végétation.

Une deuxième scène mettant en jeu le couple divin apparaît sur un magnifique vase d'albâtre exhumé à Uruk et daté du début du III^e millénaire. On y trouve en reliefs ornementaux, une sorte de frise figurant le culte offert à la déesse Inanna par la ville. L'entrée de son sanctuaire est figurée par deux bottes de roseaux noués. Une multitude de porteurs d'offrandes se déplace lentement, l'un d'eux ouvrant la marche avec son panier de fruits. Derrière lui, un haut dignitaire, dont on ne voit que le manteau d'apparat et la longue traîne retenue par un esclave, rend hommage à une femme qui se tient devant le temple. De nombreux sumerologues pensent que cette scène évoque de manière précise le rituel hiérogamique dont nous venons de parler ou du moins ses prémisses. Auquel cas les deux personnages principaux seraient le roi et la grande prêtresse. La frise du bas représente le troupeau nourri du produit des champs et voué à un prochain sacrifice ou à un banquet rituel. On notera bien la situation d'allégeance du roi par rapport à la prêtresse à laquelle il dédie l'ensemble des offrandes.



Le lent basculement du pouvoir

Mais le rituel précédent est bien funèbre puisque le roi est sacrifié à la fin de l'année. Cette liaison poussée avec une déesse, bien que gage d'une immortalité « posthume » est vraiment très cher payé. On peut imaginer que cette immortalité, support puissant du pouvoir, puisse s'acquérir de manière plus « douce ». Au fil du temps, le roi temporaire va prendre de l'importance et chercher à contrecarrer la prêtresse qui depuis le temple est au centre de l'organisation sociale et exerce une influence importante : on devrait d'ailleurs plutôt parler d'une véritable prêtresse-reine. Une lutte politico- économique et religieuse va se dessiner, celle du temple aux mains des femmes contre le palais à dominante masculine.

Pour cerner ce lent basculement du pouvoir, une fois de plus nous allons faire parler les tablettes d'argile qui nous ont livré une longue et magnifique épopée celle de Gilgamesh. Il fut probablement l'un des premiers à s'opposer à la prêtresse et plus symboliquement à la déesse Inanna qui incarnait cette ville ; il fut le premier à refuser ce rituel du consort sacrifié comme le feront ensuite en Grèce d'autres Héros patriarcaux. Le mythe sumérien se déroule en trois étapes : il commence par le combat de Gilgamesh contre le dragon de la montagne sacrée lequel personifie la prêtresse de la Déesse démonisée pour la première fois par l'idéologie patriarcale naissante. Se déroule alors un combat titanesque, je cite « Contre le dragon se dressèrent la tornade, la tourmente, huit ouragans l'affrontèrent et l'attaquèrent aux yeux, alors le dragon capitula, et il le livra à Enlil, dieu du ciel. »

Après cette expédition victorieuse contre le monstre, le roi revêt ses habits neufs et prend définitivement possession de la ville et du pouvoir. Mais la Déesse vaincue puisque sa représentante terrestre a été neutralisée par le héros, tente une dernière manœuvre de séduction. Je cite : « Gilgamesh, se couvrit d'une tunique, noua son écharpe, et enfin se coiffa de sa tiare. Alors l'auguste Inanna porta les yeux sur la beauté du roi ; viens, dit- elle, sois mon époux ! Fais-moi don de ton corps désirable ».

Et là, fuse la réponse violente si différente de celle de Dumuzi précédemment : « Non je ne te prendrai pas pour épouse, tu n'es qu'un brasier porteur de glace ; quel époux as-tu aimé pour toujours ? Tu as aimé l'oiseau multicolore, et pourtant tu l'as frappé et tu lui as brisé les ailes (il s'agit ici d'un roi temporaire). Dumuzi l'amant de ta jeunesse, tu l'as voué à des pleurs éternels... Et moi, si tu m'aimes, j'aurai un destin comme le leur ». L'allusion au sacrifice du roi est claire.

Inanna furieuse fait alors lâcher dans Uruk un autre monstre céleste qui est évidemment terrassé par Gilgamesh ce qui lui permet de consolider définitivement son pouvoir non sans avoir auparavant pillé le temple de déesse d'où il aurait extrait un magnifique taureau sacré recouvert d'or et de lapis lazuli. Enfin Gilgamesh en majesté est souvent représenté en vainqueur, maîtrisant dans ses bras le lion symbole de la déesse.

Un dernier signe du basculement du pouvoir et de l'allégeance de la déesse Inanna-Ishtar apparaît sur une magnifique fresque murale découverte dans la cour d'honneur du palais royal de Zimri-lin à Mari au nord de l'Euphrate et datée de l'année 1800. Le prince coiffé d'un calot bombé a le bras droit tendu et s'apprête à être intronisé. La déesse identifiable à son lion, lui remet le sceptre et l'anneau lui abandonnant donc deux symboles majeurs de son pouvoir. Son attitude frôle la soumission alors que sur le vase d'albâtre figurant le rituel



hiérogamique, c'était le roi qui lui rendait hommage. Un dernier mythe, tiré de l'épopée de la création connue sous le nom d'Enuma Elis, décrit enfin le combat de Marduk dieu de Babylone contre Tiamat la déesse primordiale, illustrant une fois de plus l'affrontement entre le bien, principe masculin contre le mal, principe féminin.

Mais l'analyse que nous venons de faire sur les sociétés mésopotamiennes ne concerne que les élites du temple et du palais ainsi que les riches et influents propriétaires terriens. Il est impératif d'en analyser la portée au niveau du reste de la population et plus particulièrement de la classe moyenne. La perte d'influence de la déesse a certainement coïncidé avec un changement progressif du statut des femmes plus ordinaires. Il semble qu'au départ celles-ci aient eu des droits non négligeables ce qui est attesté par des textes sur des transactions

immobilières. Puis au cours du temps et peut-être sous l'influence de nouveaux apports sémitiques, les choses ont évolué dans le sens d'un patriarcat plus rigide. Et c'est là que le thème de l'enclos ou de l'enfermement, évoqué au début, prend tout son sens. Quand les villages se développent, on commence par enfermer les biens, récoltes et bétail. Mais ces biens, sous la protection spirituelle des divinités, doivent aussi être protégés physiquement des convoitises internes et externes. Et évidemment le rôle des hommes et de leur force physique devient prépondérant. Mais les guerres incessantes autant que la mortalité infantile épuisent très vite les ressources humaines. Il faut les renouveler aussi vite, c'est une question de survie. D'où cette quête frénétique de la fécondité des femmes, d'où aussi cette hantise de la transmission d'un patrimoine, d'une lignée de son propre sang. La solution est celle du mariage et de l'enfermement de l'épouse qui devient un autre bien meuble, quelquefois une valeur d'échange. Il est évident que l'amour libre prôné dans l'ancienne religion de la Déesse devient incompatible avec ce nouveau schéma d'organisation sociale. D'où le même basculement, la même marginalisation des femmes dans la société civile.

Il serait faux cependant de croire à une évolution irréversible au cours des temps pour ces sociétés : le sort et le statut des femmes connurent de nombreux soubresauts au cours de l'histoire. Et le culte des déesses perdura lui aussi, bien que plus discrètement, jusqu'à l'apparition des monothéismes. Ainsi se termine ce premier récit sur le thème du pouvoir terrestre ainsi que cette brève évocation de la belle Inanna qui traversa 2000 ans d'une histoire turbulente : celle de la Mésopotamie. Avec elle, Anat en Canaan, Isis en Égypte, Déméter en Grèce perpétueront un mythe intemporel, celui de la déesse source de la vie. Les hommes, les mortels, pour asseoir leur pouvoir temporel, ont besoin d'une relation avec le monde surnaturel, et primitivement, cette relation était confiée à des divinités féminines dont les représentantes terrestres finirent par faire de l'ombre aux rois. Ainsi la construction des sociétés, la conquête du pouvoir, avant d'être une affaire de classe fut donc, il y a fort longtemps, un problème de rivalité entre hommes et femmes. C'est du moins ce que nous pensons... avec prudence. Le processus de marginalisation de la Déesse et plus largement des femmes, commença au début du III^e millénaire, en Mésopotamie et fut achevé par les docteurs de la foi qui répandirent ensuite les trois monothéismes. Mais ce processus ne se limita pas au pays situé entre les fleuves. Il nous faut maintenant porter notre regard vers le nord de la Méditerranée orientale en direction des Cyclades, du monde Egéen et Crétois vers lesquels de nombreuses voies terrestres comme celles de l'Asie mineure ou maritimes, ont permis des échanges avec l'ancien pays de Sumer. L'influence de l'épopée de Gilgamesh sur la mythologie grecque est importante. Des bouleversements analogues à ceux que nous venons de décrire, bien que plus tardifs y sont apparus, qui vont maintenant être présentés par Geneviève Nihoul.



Nous venons d'évoquer un processus de marginalisation des femmes, très ancien mais terriblement moderne aussi : et avant de vous quitter je voudrais vous faire rencontrer cette Mésopotamienne si rayonnante, croisée au détour du musée de Bagdad... Elle-même ou son délicieux fantôme auraient pu séduire le grand poète que vous reconnaitrez peut être dans ce dialogue intemporel : « Mon cher, dit-elle, vous êtes fou, j'ai cinq mille ans de plus que vous... ». « Le temps madame, que nous importe... »

Son joli décolleté dissymétrique très « mode » nous fait un peu rêver, comme ce sourire. Une dernière interrogation cependant : quelle malédiction a pu, cinq mille ans plus tard, dans le même pays, jeter sur ses épaules une sombre burqa ?... Quelles strates conscientes ou inconscientes du psychisme masculin ont elles pu contribuer à emprisonner ces grands yeux derrière un sordide grillage ?

Déeses et dieux en Grèce (Geneviève NIHOUL)



Déplaçons-nous maintenant vers l'ouest pour arriver en mer Égée : même si la navigation peut y être rude, la mer Égée est un lieu d'échanges entre l'Asie et l'Europe. Citons comme preuve l'obsidienne, exploitée sur l'île de Mélos, qu'on retrouve dès le VI^e millénaire dans toute la mer Égée, y compris sur la côte anatolienne. Des populations ont franchi cette mer Égée pour arriver en Crète, dans les Cyclades puis en Grèce continentale, pays ô combien différent de la Mésopotamie : dès le VI^e millénaire, elles y ont apporté la révolution néolithique et on a retrouvé de nombreuses statues de déesses de la fertilité tout à fait semblables à celles exhumées en Anatolie et en Mésopotamie. Il existait donc une religion archaïque basée sur des déesses chtoniennes associées à la nature et dont les cultes pouvaient être différents suivant les régions.

On a longtemps cru que la civilisation en Grèce ne commençait que vers le VII^e siècle et qu'Homère était un poète génial doué d'une grande imagination. Avec les découvertes de Schliemann et d'Evans et toutes celles qui les ont suivies, l'histoire en Grèce gagne plus d'un millénaire et Homère devient l'héritier d'une

lignée d'aèdes qui ont chanté les exploits des héros d'autrefois pendant des siècles. Contrairement aux Sumériens qui nous ont laissé des textes écrits dès le troisième millénaire, les Grecs de l'âge du bronze n'ont pas jugé bon de noter par écrit leurs croyances, leurs épopées ou les fondements de leur société !

Ils ne se mirent à écrire que vers le VIII^e siècle et les premiers grands textes écrits sont ceux attribués à Homère et à Hésiode : on sait maintenant que la plupart des citadelles mentionnées au chant II de l'Iliade ont existé et ont été aussi riches que les décrit Homère. Sans rentrer dans les détails, disons qu'il est maintenant admis que les textes couchés par écrit au VIII^e siècle sont en fait des poèmes qui s'étaient transmis de génération en génération de façon orale grâce à ces rhapsodes, si bien évoqués dans l'Odyssée, qui allaient de palais en palais chantant la gloire de leur hôte et de ses ancêtres et rappelant les grandeurs passées des héros. Ils adaptaient leurs chants au goût du jour mais le fond demeurait. Les textes fixés par écrit au VIII^e siècle sont des témoins précieux d'un passé lointain même s'ils sont truffés d'anachronismes et doivent être interprétés avec prudence! Nous ne pouvons donc espérer trouver des preuves irréfutables sur le passé mais tout au plus un faisceau convergent d'indices qui permettent de suggérer une reconstruction du II^e millénaire. Ceci est aussi valable pour la religion : Homère, Hésiode et de nombreux auteurs après eux ne feront que fixer des croyances remontant à des siècles lointains et plus toujours bien comprises : d'où une mythologie grecque dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est souvent compliquée, contradictoire voire scandaleuse ! C'est en général une version expurgée de cette mythologie qui a bercé notre enfance.

Rappelons brièvement les événements survenus en Grèce pendant l'âge du bronze : suite à une nouvelle émigration en provenance d'Asie Mineure celui-ci commence vers l'an 3000 mais ne prend vraiment son essor qu'à partir de 2500 : c'est surtout dans les Cyclades que se développe une culture riche caractérisée par des figurines de déesses stylisées bien différentes des déesses stéatopyges des millénaires précédents !

Vers 2200 l'archéologie apporte la preuve d'un bouleversement brutal à la suite de nombreuses destructions en Grèce continentale et dans quelques Cyclades : de nouveaux envahisseurs, probablement venus du nord apportent une nouvelle civilisation. Des tablettes exhumées datant d'après ces invasions portent une écriture appelée linéaire B qui a été déchiffrée il y a soixante ans. Le contenu de ces tablettes est décevant (des comptes de bétail, de céréales ou de matériels) mais fait apparaître que les envahisseurs parlaient une langue indoeuropéenne qui est l'ancêtre du grec classique. Pour simplifier, nous appellerons désormais Grecs les envahisseurs et Pélasges les habitants antérieurs à leur arrivée qui parlaient des idiomes d'origine anatolienne. Vers 1900 la situation se stabilise et évolue lentement jusque vers 1650 date à laquelle on constate une explosion de la richesse en Grèce continentale : c'est le début de l'époque des grands palais dits mycéniens du nom du plus connu. On trouve de nombreux centres guerriers, riches et puissants et une activité commerciale importante. Il n'y a aucune preuve qu'il y ait eu un empire sous autorité unique même si les Grecs savaient s'unir pour des expéditions importantes : pensons à la difficulté qu'a Agamemnon pour imposer son autorité pendant la guerre de Troie. Nestor, pourtant le plus modéré des rois, dans l'Iliade, le qualifie ainsi : « celui qui se flatte d'être le tout premier parmi les Achéens ». Le morcellement politique de la Grèce ne date pas des cités de l'époque classique !

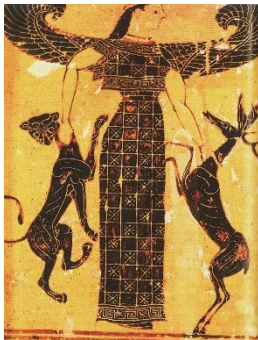
Ce qui est important c'est que les Grecs apportent une organisation sociale et une religion totalement différentes de celles des peuples qu'ils conquièrent : leur société est patriarcale et leur panthéon est majoritairement masculin. Rappelons que la religion des Pélasges est basée principalement sur des déesses et que leurs prêtresses ont un grand pouvoir : nous pouvons avoir quelques idées sur ces cultes car la plupart des Cyclades et la Crète n'ont pas été envahies à cette époque et les religions chtoniennes resteront célébrées en Crète plus longtemps qu'en Grèce continentale. La confrontation de deux cultures aussi différentes sera violente et des compromis seront nécessaires, compromis que reflète la complexité de la mythologie grecque telle que nous la connaissons. L'assimilation entre les deux civilisations sera très longue.

Terminons l'histoire des Grecs au II^e millénaire : vers 1200, de nouvelles invasions se produisent qui détruisent toute la civilisation mycénienne. Les citadelles tombent entre 1200 et 1100, l'écriture appelée linéaire B disparaît définitivement. Commence une période dite sombre où les communautés survivantes vivent comme elles peuvent. C'est l'époque où beaucoup de Grecs émigrent vers la côte d'Asie Mineure où ils vont fonder les villes ioniennes. Sur le continent, peu à peu vont émerger des villes dont la civilisation est résolument patriarcale : elles retrouveront une écriture en adoptant l'alphabet phénicien. C'est dans cette nouvelle civilisation que les poèmes anciens dont j'ai parlé au début vont être fixés par écrit, au VIII^e siècle probablement.

En s'appuyant sur les poèmes homériques et sur la mythologie, de nombreux historiens ont suggéré qu'il a existé autrefois une organisation sociale où les femmes participaient activement à la vie publique. C'est cette proposition, qui me paraît assez convaincante, que je voudrais vous exposer. Je commencerai par trois exemples qui datent de la période de la guerre de Troie juste avant la fin des royaumes mycéniens : le premier est celui de Pénélope, cette femme vertueuse qui attend le retour de son mari Ulysse parti à la guerre, tout en faisant et défaisant sa tapisserie. Voilà une femme qui a un grand fils, né de son mari -personne ne remet jamais en cause la paternité d'Ulysse- et qui est assaillie par des prétendants qui visent bien évidemment le royaume d'Ithaque plutôt que la personne de Pénélope. C'est donc elle qui transmet le trône d'Ithaque lequel ne semble pas revenir à Télémaque, situation peu vraisemblable dans un régime patriarcal ! Un autre exemple est celui d'Hélène, cause de tous les maux des Grecs : on peut admettre que la guerre de Troie a été déclarée pour des raisons d'intérêts commerciaux. Mais comment doit-on interpréter la conduite de Ménélas après la guerre ? Nous retrouvons dans l'Odyssée Hélène, femme ô combien adultère, installée à Sparte avec tous les honneurs dus à une reine et entourée

du respect voire de l'affection de tous : il semble probable que, bien avant Offenbach, les aèdes ne considéraient Ménélas que comme « l'époux de la reine » et que c'était Hélène qui avait le pouvoir. Pensons enfin à ce malheureux Oreste poursuivi par les divinités vengeresses pour avoir tué sa mère, laquelle rappelons-le avait assassiné son père : dans toute civilisation patriarcale il aurait été félicité pour avoir fait justice. Depuis quand le meurtre d'une mère est-il plus condamnable que l'assassinat d'un époux ? Il semble bien que toute la longue quête d'Oreste pour être purifié reflète le passage d'un régime où la mère était prépondérante à une situation où c'est le père qui domine.

On pourrait multiplier les exemples mais élevons le débat et montons sur l'Olympe visiter les dieux tout puissants. D'après Homère et Hésiode les dieux principaux forment une sorte de conseil de famille composé de douze divinités : la parité est représentée d'une façon exemplaire, et elle résulte certainement de savants compromis. Les tablettes trouvées à Pylos, dans le palais de Nestor, font apparaître déjà au XIV^e siècle dix noms de ces dieux : seuls Apollon et Aphrodite ne sont pas répertoriés et sont donc des additions datant de plus tard. Leurs noms d'ailleurs ne sont pas grecs : Apollon vient de Lycie et Aphrodite est la déesse Astarté du Proche-Orient. Leur arrivée montre, une fois de plus, les échanges nombreux entre Grèce et Asie.



Ce panthéon résulte, comme nous l'avons déjà dit, du choc entre deux cultures religieuses très différentes. Les Pélasges sont des agriculteurs et des pasteurs et vénèrent un panthéon principalement féminin tourné vers la nature : les déesses sont « maîtresses des animaux » et des végétaux. Les dieux sont les parèdres des déesses mais il existe encore une dissymétrie entre la déesse anthropomorphe et son partenaire souvent symbolisé par un animal : un des plus présents est le taureau. Il apparaît d'ailleurs souvent dans les mythes : souvenons-nous de Zeus enlevant Europe après s'être changé en taureau ou encore de Pasiphaé, la grande prêtresse de Crète, pourtant épouse de Minos dans la période classique, se faisant féconder par un taureau et donnant naissance au célèbre Minotaure. La capture de ce taureau, symbole des anciennes religions, sera d'ailleurs un des travaux d'Héraclès, ce héros que beaucoup d'historiens pensent qu'il est inspiré par le personnage de Gilgamesh.

Il semble très probable que le parèdre de la déesse était sacrifié chaque année pour mimer en quelque sorte le cycle de la végétation. On voit sur ce sceau crétois la déesse, assimilée à un palmier qui regarde l'élimination de son vieux parèdre et la naissance du jeune taureau qui va le remplacer. Enfin, dans cette civilisation la succession est uniquement matrilineaire et le mariage ne semble pas avoir existé. Dans la mythologie grecque écrite au VIII^e siècle, il reste de nombreux mythes qui font tous allusion au souvenir des sacrifices des amants de la déesse. Citons ainsi tous les malheureux imprudents, qui ayant vu la déesse nue, vont mourir souvent tragiquement : par exemple, Actéon qui ayant vu Artémis se baigner, et ne s'étant pas éloigné, va mourir changé en cerf par la déesse et tué par sa propre meute. Ou encore le bel Anchise qui, ayant passé la nuit avec Aphrodite et découvrant au matin qui elle est, s'écrie dans l'hymne homérique à Aphrodite « aie pitié de moi, car il ne voit point fleurir sa vie, l'homme qui dort auprès de déesses immortelles ».



Les Grecs qui arrivent vers 2000 dans cette civilisation sont un peuple guerrier résolument patriarcal, sur terre comme dans l'Olympe. Ils n'auront de cesse de prendre le pouvoir mais devront s'accommoder de l'existant : ils vont peu à peu supplanter les déesses mais en craignant toujours leur vengeance. Il existe de nombreuses instances où Zeus, pourtant supposé tout puissant, prudemment ne prend parti dans des conflits entre dieux et déesses. Tout au début, les dieux grecs seront assimilés aux parèdres des déesses, mais le cycle d'un an deviendra sept ans puis finira par durer jusqu'à la mort du roi. Pensons à Zeus - le nom est incontestablement grec - qui a un tombeau en Crète, ce qui est étrange pour un dieu immortel ! Puis, au cours des siècles, les Grecs plus puissants s'emparent des sanctuaires des populations autochtones : cette lente récupération est illustrée par les innombrables aventures des différents dieux qui violent les nymphes ou prêtresses des déesses d'une façon plus que scandaleuse. Rappelons qu'ils prennent souvent une forme animale pour arriver à leurs fins. Citons Zeus : sous la forme d'un cygne il viole Léda, sous la forme d'une caille Lété, sans oublier le taureau qui emporte Europe. Il viole aussi Maia, mère d'Hermès, Danaé, mère de Persée, Sémélé, mère de Dionysos, Alcmène mère d'Hercule et je ne cite que les principales. N'oublions pas que, pour obliger Héra à l'épouser, il la viole également sous la forme d'un coucou. Les frères de Zeus ne sont pas en reste : Poséidon viole Déméter, entre autres, en se changeant en étalon, et Hadès est célèbre pour l'enlèvement brutal de Coré. Apollon quant à lui refuse de se marier mais séduit un grand nombre de nymphes. Par exemple, il poursuivit de ses assiduités importunes Daphné, prêtresse de la déesse, et pour sauver cette dernière, la déesse la changea en laurier. Le choix du laurier n'est pas anodin : ces feuilles étaient mâchées par les prêtresses des déesses pour induire un délire mystique.

Toutes ces histoires assez scandaleuses se rapportent en fait à la prise violente, durant tout le second millénaire, des sanctuaires où la déesse était associée à ces différents animaux. Au final, une sorte de compromis va exister durant la grande période de gloire des Mycéniens où fleurissent ces forteresses peuplées de guerriers. Le panthéon respectant la parité dont nous avons parlé en est le résultat : le moins qu'on puisse dire est que la concorde n'y règne pas si l'on en croit Hésiode et Homère. Les déesses du panthéon comprennent trois vierges, Artémis, Athéna et Hestia, deux épouses, Héra et Aphrodite, et enfin Déméter qui forme en quelque sorte un couple avec sa fille Koré ou Perséphone. Ce couple rappelle un certain nombre de représentations très anciennes où l'on voit deux déesses et un enfant et se rapporte directement au culte de la fertilité.

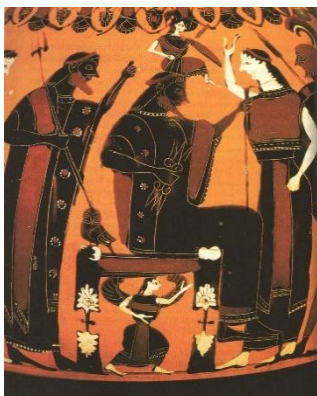
Nous ne pouvons ici détailler toutes ces déesses : nous avons choisi Héra et Athéna qui illustrent deux méthodes différentes utilisées par les Grecs pour s'approprier les anciennes divinités.

Héra occupe une position centrale dans l'Olympe ce qui laisse à penser qu'elle était, avant l'arrivée des Grecs, une déesse puissante. Zeus décida de l'épouser, le mariage étant pour les Grecs une manière de réduire son pouvoir. Il la courtisa donc, bien qu'elle fût sa sœur mais, sans surprise, elle refusa ses avances. Il se changea alors en coucou mouillé et, prise de pitié, elle le réchauffa dans son sein. Il reprit alors son apparence divine et la viola. La mythologie dit qu'elle eut tellement honte qu'elle accepta de l'épouser. Ce mariage qu'on peut rattacher aux hiérogamies antiques était encore célébré à Athènes au cours de fêtes appelées Théogamies : il est à noter que même à l'époque classique Zeus y était encore qualifié de Heraïos qu'on peut traduire par rattaché à Héra. En fait, la situation resta longtemps ambiguë jusqu'à la fin de l'époque mycénienne : dans l'Iliade on parle d'Héra comme « celle qui dort dans les bras du grand Zeus » mais dans la Théogonie, Zeus est qualifié de « compagnon de lit d'Héra ». À la suite de ces noces, Héra sera considérée comme protectrice des mariages, alors que ceux-ci ne semblent pas avoir existé chez les Pélasges.

Le mariage d'Héra et de Zeus, avec de pareilles prémices, ne pouvait qu'être difficile. Passons sur les nombreuses infidélités de Zeus dont nous avons parlé : officiellement le couple eut trois enfants Arès, Héphaïstos et Hébé. Mais de nombreuses versions contredisent ceci prétendant qu'Héra eut, seule, ces trois enfants. On trouve dans la Théogonie : « Héra, elle, enfantait seule l'illustre Héphaïstos, sans union d'amour, par colère et défi lancé à son époux ». Arès est souvent nommé, même dans l'Iliade, fils d'Héra, et non de Zeus. Souvenir bien évidemment des temps où il n'y avait pas de mariage et où seule la matrilinearité était acceptée. Mauvaise épouse, d'après Zeus, c'est néanmoins une déesse respectée et crainte dans l'Olympe. Zeus lui-même essaye d'éviter les conflits avec elle. Ainsi, dans l'Iliade, lorsque Thétis vient lui demander son appui en faveur d'Achille, ce dieu supposé tout puissant lui répond : « Ah ! La fâcheuse affaire si tu me dois induire à un conflit avec Héra ; elle me viendra provoquer avec des mots injurieux. ». Et il ajoute « Maintenant retire toi, qu'Héra ne te voie pas ». Mais une de leurs querelles les plus mémorables date de l'époque où Zeus donna naissance à Athéna. Nous en reparlerons plus loin.

Héra, issue des anciennes divinités chtoniennes, resta très respectée quasiment jusqu'à la victoire du christianisme à la fin du IV^e siècle. Ses principaux sanctuaires, Argos et Samos, sont parmi les plus anciens temples élevés en Grèce. Il existe aussi une tradition, rapportée par Pausanias, disant qu'à Stymphale le fils de Pélagos, l'ancêtre mythique des Pélasges, « construisit trois sanctuaires pour la déesse en lui donnant trois épicleses "Jeune fille", alors qu'elle était encore vierge, "Épouse", quand elle fut mariée à Zeus, et, quand elle se fut, pour une raison ou pour une autre, brouillée avec Zeus et qu'elle fut revenue à Stymphale, il l'appela "Veuve" ». Cette ville est plus connue par le sixième des travaux d'Héraclès, travail qui consistait à chasser les oiseaux du lac de Stymphale. Au II^e siècle l'historien grec Mnaséas a donné une explication plausible de ce mythe : il suggère qu'un collège de prêtresses qui adoraient la déesse triple, vierge, épouse et vieille femme s'était installé au deuxième millénaire près de Stymphale et qu'Héra était considérée comme cette triple déesse. Le mythe d'Héraclès, une fois de plus, refléterait la disparition de cet ancien culte.

Parlons maintenant de la chaste Athéna. Platon identifiait la déesse Athéna, patronne d'Athènes, à une ancienne déesse libyenne, Neith qui était vénérée à Saïs en Égypte à une époque où la descendance patriarcale n'était pas reconnue. Hérodote confirme « le vêtement et l'égide d'Athéna furent empruntés par les Grecs aux femmes libyennes qui sont habillées exactement comme cela. » Son autre nom, Pallas, n'est d'ailleurs pas un nom grec. C'est donc incontestablement une déesse très ancienne.



À l'arrivée des Grecs, ceux-ci modifièrent considérablement l'histoire d'Athéna. Un mythe raconte que Zeus viola Métis, la déesse représentant la sagesse qu'Hésiode décrit comme celle « qui sait plus de choses que tout dieu ou homme mortel ». Métis se retrouva enceinte mais Zeus, « la craignant beaucoup » nous dit Hésiode, l'avala. Cette action lui permit ensuite de revendiquer la vertu de sagesse qui était jusque-là l'apanage de la déesse. Au bout d'un certain temps, il eut des douleurs épouvantables dans la tête : Héphaïstos lui fit alors une brèche dans le crane d'où sortit Athéna tout armée. La théogonie d'Hésiode nous dit : « Et, tout seul, de son front, il donna le jour à Athéna aux yeux pers, éveilleuse terrible de tumulte, infatigable conductrice d'armées » Par cette action, Zeus non seulement s'approprie Athéna qui désormais sera la fille du Père mais de plus il donne naissance à la vie, s'arrogeant le seul pouvoir des femmes qui semblait ne pas pouvoir leur être retiré. Dans l'hymne homérique à Apollon, Héra « se met en

furieux, et dit au milieu des Immortels assemblés : écoutez-moi, vous toutes, déesses ! Apprenez comment Zeus qui assemble les nuées m'outrage le premier, après avoir trouvé en moi une épouse accomplie ! Voilà maintenant qu'il a mis au monde, sans moi, Athéna aux yeux pers, qui brille parmi tous les bienheureux Immortels » Plus loin elle dit à Zeus : « Misérable cervelle retorse, que vas-tu encore machiner ? Comment avoir osé mettre au monde à toi seul Athéna aux yeux pers. ». Et enfin, elle menace « Prends garde dès maintenant que je ne médite pour l'avenir des projets qui te nuisent ».

Athéna est donc une déesse puissante et guerrière mais une déesse qui serait passée du côté des envahisseurs : le culte de cette fille de Zeus sera très tôt assuré par des prêtres et non plus des prêtresses. Néanmoins son pouvoir est inférieur à celui des dieux. Prenons l'exemple du conflit qui l'oppose à Poséidon pour devenir la divinité tutélaire d'Athènes : Zeus, voulant empêcher les deux divinités d'en venir aux mains, imposa un arbitrage des dieux de l'Olympe. Les dieux votèrent pour Poséidon sauf Zeus qui refusa, à son habitude, de prendre position, et les déesses votèrent, toutes, pour Athéna qui l'emporta donc. Poséidon fut évidemment furieux et Athéna fut obligée de tempérer sa victoire par des concessions. D'après Augustin d'Hippone, citant Varron « Pour apaiser la colère de ce dieu, les Athéniens ... frappèrent les femmes d'une triple déchéance : elles ne furent plus à l'avenir être admises aux suffrages; nul enfant en naissant ne dut recevoir désormais le nom de sa mère; enfin il ne fut plus permis de les appeler Athéniennes ». C'est ainsi que le régime patriarcal s'installa durablement en Athènes. Mais remarquons que cette citation de Varron qui, lui-même, avait compilé des mythes beaucoup plus anciens, semble impliquer qu'avant la colère de Poséidon les femmes avaient le droit de vote, entendons partageaient le pouvoir.

Il apparaît donc en Grèce que si le patriarcat s'installa durablement les déesses continuèrent à avoir une grande importance jusqu'aux premiers siècles de notre ère. Nous n'avons parlé que d'Héra et d'Athéna mais les mystères d'Éleusis, dédiés à Déméter, étaient encore célébrés au III^e siècle de notre ère et le grand temple d'Éphèse devait être toujours actif quand les pères de l'Église combattaient la déesse Artémis. Quand à Aphrodite, ses temples avaient encore beaucoup d'adorateurs durant l'empire romain. Rappelons que même à Rome le culte de Cybèle, la grande déesse anatolienne, fut introduit lors de l'invasion d'Hannibal (vers 200 donc) et prospéra durant l'empire ; de même la déesse égyptienne Isis fut adorée durablement sous l'Empire. Enfin Hestia, romanisée comme Vesta, garda un collège de prêtresses respectées jusqu'à la fin du IV^e siècle de notre ère.

Conclusion

Nous venons de parcourir ensemble, un peu rapidement, un long chemin à travers la Méditerranée orientale, étalé sur plus de deux millénaires. Entreprise audacieuse qui mérite peut être un élément de conclusion.

Nous avons tenté de montrer qu'au III^e millénaire la société dont nous sommes les héritiers n'était pas patriarcale et ne se réduisait pas à l'apologie de héros masculins à la force indomptable. Il est probable qu'une certaine culture, un certain mode de société, où les femmes avaient de l'importance appartienne complètement à l'histoire, du moins celle de la Mésopotamie et celle de la Grèce. Ce pouvoir a ensuite basculé et c'est l'image de cette évolution, inscrite dans la description des panthéons divins, que nous avons tenté de cerner, ainsi que le processus de marginalisation des femmes dans la société aboutissant à ces cités grecques classiques où Thucydide pouvait déclarer : « la meilleure des femmes est celle dont on parle le moins, soit en mal soit en bien, entre gens du dehors. »

Néanmoins les déesses ont largement survécu à cette mainmise des hommes sur la société terrestre. Elles restèrent profondément respectées et invoquées dans de grands sanctuaires dotés, il est vrai, d'un clergé essentiellement masculin. Il semble bien que les sociétés patriarcales aient dans leur inconscient collectif, un besoin puissant d'un élément féminin au sein du monde divin.

Bibliographie

- BOTTERO, Jean. *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les Dieux*. Paris : Gallimard, 1987.
CAUVIN, Jacques. *Naissance des divinités, Naissance de l'agriculture*. Champs : Flammarion, 1997.
FINLEY, Moses I. *Les premiers temps de la Grèce*, Champs histoire.
FRAZER, James G. *The Golden Bough, a Study in Magic and Religion*. Édition abrégée, Dover.
GANGE, Françoise. *Avant les dieux, la Mère universelle*. Alphée, 2008.
GIMBUTAS, M. *Le Langage de la déesse*. Des femmes, 2005.
GRAVES, Robert. *Les Mythes grecs*. La Pochothèque, Fayard, 2013.
GRAVES, Robert. *The White Goddess*. Faber, 1960.
JAMES, E.O. *Le Culte de la déesse mère*. Payot, 1960.
KRAMER, S.N. *L'Histoire commence à Sumer*. Paris : Flammarion, 1994.
LÉVÊQUE, Pierre. « La protohistoire religieuse » in *La Grèce ancienne*, collection La grande histoire des civilisations, Encyclopædia Universalis, 1999.
LEVEQUE, Pierre. *L'Aventure grecque*. Destins du monde, Paris : Armand Colin, 1964.
LORAUX Nicole « Qu'est-ce qu'une déesse ? », in *Histoire des femmes en occident*, sous la direction de Georges DUBY et Michelle PERROT. Paris : Perrin, 2002.

MARINATOS, Nanno, *Art and Religion in Thera*. Mathioulakis, 1984.
MOSSE, Claude. « Des origines à l'époque hellénistique », in *La Grèce ancienne*, collection La grande histoire des civilisations, Encyclopedia Universalis.1999.
PARROT, A. *Sumer. L'Univers des formes*. Paris : Gallimard. 2006.
PELON, Olivier. « Le monde égéen », in *La Grèce ancienne*, collection La grande histoire des civilisations, Encyclopedia Universalis, 1999.
RUETHER, Rosemary R. *Goddesses and the Divine Feminine*. University of California Press, 2005.